

MARC BEIGBEDER

**LETTRE**  
à  
**“ESPRIT”**

sur l'esprit de corps  
et la contrainte par corps

*nrf*

**GALLIMARD**

11. 1870

3

1870

1870

1870

1870







**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.**  
*Copyright by Librairie Gallimard, 1951.*

*à SEGOLENE MANCERON-JOINVILLE*

Je commençai cette lettre devant vous, un  
jour crucifié de 1942, chez Rachel Melzer.

Plus prompte, meilleure pâte sans doute,  
vous envoyâtes un télégramme.





Il va vous falloir l'apprendre, quand j'aurais préféré que vous n'ayez pas à l'apprendre : un homme exclu d'*Esprit*, *Esprit* est à terre.

Vous croyez n'avoir jeté dehors que moi. Je vous l'ai dit dès les premiers grincements : si vous supprimez ma musique, vous avez donné congé à tout l'orchestre.

Je ne viens pas réclamer devant vous. Je ne viens devant vous ni avec un visage de notaire ni avec une face de bourreau. J'aurais aimé que cette coupe, vous ne dusiez pas la boire. Mais c'est vous qui avez tiré le vin. Il faut que, à votre santé, nous le buvions ensemble. Au fond de la coupe amère est tapie la vérité commune.

Il ne s'agit pas d'écrire de la petite histoire. Ce serait trop facile de mettre en

## LETTRE A ESPRIT

feuilleton le récit de vos torts. De les crier comme une commère. J'y aurais droit : n'importe qui, ayant subi ce que j'ai subi de vous, serait excusé de ruer. Serait justifié de conter ce qu'il a souffert. N'importe qui, expulsé d'*Esprit* pour des raisons aussi muettes, serait fondé à dire : parlez.

Vous n'avez pas voulu parler. Vous ne pouviez pas parler. Vous n'aviez rien contre moi que l'embarras où mes vérités vous mettaient, que l'ambition de vérité totale dont je vous poursuivais. On n'exclut pas, à *Esprit*, qui vous poursuit de la vérité totale. On n'appelle pas son concierge; on ne fait pas venir la police, quand on est directeur d'*Esprit*, pour descendre dans la rue un ami qui s'assied devant votre bureau et dit, calmement : je suis au dégoût ; vous avez mal agi ; moi aussi, peut-être. Il faut que nous nous mettions l'un en face de l'autre, vidions ensemble notre sac, tout sera sauvé de ce qui peut l'être encore. Ma demande est sérieuse, pour que vous le sachiez, en attendant que vous sortiez de votre silence, je demeure dans ce fauteuil

## LETTRE A ESPRIT

sans manger, personne hors vous n'est saisi, l'étage est désert.

J'ai fait cette folie de croire que la réponse serait du bois de la demande. J'ai eu la folie de penser que vous riposteriez en géants. Parce que l'homme que j'affrontais a fréquenté chez les géants, ce n'était pas folie. Parce qu'il n'est si petit qui ne puisse, une fois, se comporter en grand, ce n'était pas folie. Parce qu'il ne brillait plus que cet espoir de nous éviter, à chacun, le désespoir, les coups bas, parce que de cette conversation forcée aurait pu jaillir, ou une noble ressoudure, ou une noble séparation, ou, tout aveuglement, les larmes de deux pécheurs en repentir, ce n'était pas folie. Parce que celui que je pressais, je l'accusais devant lui-même, je l'adjurais dans le secret, les mains nues, le ventre vide, ce n'était pas violence.

Mais je n'ai obtenu qu'une réponse de bourreau. L'homme qui s'est élevé contre les procédés de police a fait venir, sans un mot, la police. Il a mis en demeure nos camarades de choisir entre lui et moi. Comme

s'il y avait à choisir entre lui et moi ! Il n'y avait à choisir qu'entre la vérité et nous, et ensuite à tomber dans les bras. Mais il fut peu question de vérité. Il ne fut question que de prudence. On s'accordait à dire : il dit la vérité. Cette vérité, où elle nous mène ? A nous détruire. Je répondais : détruisez-vous. Il y a longtemps que vous auriez dû le faire. Sur vos ruines nécessaires, vous reconstruirez, s'il se peut, la maison. Mais dès le début on n'avait pensé qu'à garder la maison. Dès le début, lorsque aussitôt la mort d'Emmanuel Mounier, je dis, sans hostilité pour celui que nous appelions à tenir sa place : il faut tout mettre par terre, tout s'y trouve déjà, malgré les apparences, malgré les dix mille acheteurs mensuels, malgré la renommée en Allemagne occidentale et en Amérique. Il faut nous humilier pour nous grandir. Nous accabler de nos vérités avant d'en accabler les autres. Il y a quelque temps déjà que nous aurions dû le faire, il y a quelque temps qu'ont commencé les entorses et les facilités. Il y a quelque temps qu'a com-

## LETTRE A ESPRIT

mencé le ronron. C'est le dernier ordre d'Emmanuel, ce fut son cri de tous les grands matins, vous le savez aussi bien que moi : partir de zéro. Confesser les fautes que nous avons commises — ce qui seul nous donnera le droit de signaler celles des autres; ce qui seul nous donnera les moyens de jeter sur la maison ce toit tant de fois souhaité, tant de fois promis, tant de fois dessiné, et que, construirez-vous maintenant le plus magnifique, le vent emportera d'un seul coup, lézardant la maison, si vous le posez sur les murs sans d'abord les refaire, ainsi que chaque jour, moins soucieux que vous des dix mille acquéreurs, sachant plus fortement que l'avarice, le calcul, la peur, sont perdants, le bon maçon Emmanuel, de sa truelle aventureuse, s'obstinait à faire.

\*  
\*\*

Il faut que se taise ma souffrance. Que j'oublie comment devant moi vous vous êtes abandonnés, le sachant la plupart, et ceux qui savaient trompant les autres, au

## LETTRE A ESPRIT

mensonge. Il faut que vos vilenies, vos faux mépris s'effacent de mon souvenir. Que je ne me rappelle point comment, tandis que je descendais les marches entre deux agents, Albert Béguin me donnait encore des gifles par ses ricanements, puis partait, rasant les murs, après avoir fait bourrer de tabac les poches de ces bons agents spiritualistes, afin qu'ils n'aient pas la langue trop longue sur ces curieuses activités personalistes. Il faut que je ne me souviennne point que, tandis que j'étais debout, dans la rue, sous la pluie, vous étiez au chaud dans un café, à rire, attendant que je m'effondre, aiguisant des démentis, et que je n'ai trouvé de charité et de révolte que chez votre concierge, planté derrière la grille fermée. Il faut que je ne me rappelle point que vous m'avez méconnu, quand vous aviez tout en mains pour me connaître. Que je ne sache plus vos cabrioles, et que le lendemain même de ce dernier soir où, pour vous égärer, et vous contraindre à m'exclure, il avait si mal parlé de moi, celui qui avait ainsi parlé m'a fait dire, sans avoir le

## LETTRE A ESPRIT

courage de venir me trouver, qu'il ne le pensait pas, ce mal, et qu'il n'avait ainsi parlé que par nécessité directoriale.

Ma souffrance ne doit être qu'un sceau. Ce que je rappelle, je ne le rappelle pas pour nuire. Je ne me souviens du mal que pour le bien. Vous voudriez avoir agi et ne pas avoir agi. Vous voudriez avoir frappé, et ne pas avoir frappé. Vous voudriez avoir menti et ne pas avoir menti. Je dois vous dire : quand un acte est fait, on ne le défait pas en oubliant qu'on l'a fait : on s'y enfonce, on y sombre, ou bien on s'en repent — mais non pas dans le silence, cette porte secrète de Dieu ne vous est plus ouverte. Vous n'avez plus que la porte des hommes. Ou vous la franchirez comme des cochers, l'injure brève et hypocrite aux lèvres, car vous êtes nourris chez les Frères. Ou vous la passerez comme des seigneurs, reconnaissant votre méfait, et de ce petit méfait tirant une grande leçon\*.

---

\* Voir note, page 231.

## LETTRE A ESPRIT

\*  
\*\*

Quand Bardet, ce vendredi 5 janvier, à dix-neuf heures, monta avec son concierge, dans le bureau d'*Esprit*, et qu'ils entreprirent, chacun me prenant par un bout, de me faire descendre à bras les trois étages, sans y parvenir d'ailleurs, je vis l'Évangile de Bardet, et le mien, et celui du concierge, et le vôtre — ce sont les mêmes — éclater en morceaux. Il n'y aurait rien à dire, il n'y aurait qu'à passer l'éponge, si Bardet avait cédé à un coup de sang. Bardet n'était pas la victime d'un coup de sang : il accomplissait très lucidement, très fermement, une décision à laquelle avait statué, en petit conseil, Albert Béguin, à l'étage au-dessous. Bardet montait au troisième, chargé de mission. Chargé, sans une parole, de bouter dehors un camarade de quinze ans, qui ne réclamait qu'un entretien. Je dis qu'à cette minute le bon Bardet s'est trouvé nazi. Je dis que pendant vingt-quatre heures le chrétien Bardet est devenu



comme une bête fauve, car il m'a abreuvé d'injures, alors que même s'il pensait ma conduite ridicule ou odieuse, même s'il croyait de son devoir d'en venir aux mains, ou d'appeler, comme il fit, la police, il lui fallait, pour rester à ce moment un homme, y procéder sans insulter. Le bon Bardet, le chrétien Bardet ne voulait pas que je sois un homme, pour se justifier, devant lui-même, de ne plus me traiter comme un homme.

Vous me direz : tu fais trop de raffût ! On t'a bousculé. On t'a injurié. Petits dégâts. Tu ne nous les feras pas estimer sérieux, quand nous venons d'en contempler des milliers de fois plus sérieux, des millions de fois plus atroces, de vrais dégâts, dont on sortait sans bras ni jambes, dont on sortait les pieds devant et, quelquefois, en poussière de chaux. Tiens-toi pour privilégié, si tu as besoin de teinture d'iode il y a des pharmacies.

Je ne viens pas montrer des plaies. J'ai eu un peu mal parce que le bon Bardet, pour me tirer du bureau, m'avait serré trop fort

la gorge. Je ne vais pas faire un plat de mes amygdales froissées. De ce que j'ai pu avoir d'orgueil blessé. Ni mettre en tragédie la nuit et la journée que j'ai passées rue Jacob. Je sais que dans les vraies batailles on en prend ailleurs que dans les amygdales et dans la vanité, que dans les vraies grèves de la faim on passe des nuits, des jours, autrement terribles. L'auriez-vous assommée, je me trouverais bourgeois de me scandaliser des blessures de ma personne. Vous ne l'avez même pas assommée. Alors? — Alors je dis que le scandale, que la question ne s'est jamais trouvée de ce côté. Ce n'est pas ce qu'a pu prendre ma personne qui constitue la plainte. Ce qu'il faut se demander, en tirant un trait sur les écorchures de ma personne, c'est comment vous avez pu en venir là? Comment vous avez fait pour agir, dans cette occasion dont il importe peu que j'ai été l'occasion, aussi froidement, délibérément? Comment vous avez pu n'être plus ces hommes que vous proclamiez, vous pensiez être? De ce moment que j'ai évacué *Esprit* les

## LETTRE A ESPRIT

amygdales froissées, ou deux membres en moins, c'est égal. Ce serait même plus honorable si vous aviez frappé plus fort. Assez fort pour tuer. Si, comme vous pouviez le faire, étant en nombre, vous m'aviez jeté par-dessus la rampe, et n'aviez appelé le commissaire que pour ramasser le corps. C'aurait été plus honorable d'être plus violent, parce que vous aviez envie de l'être, vous ne vous êtes retenus de pousser votre envie que par prudence et par peur des conséquences sociales. Par prudence et par peur des conséquences sociales vous avez agi comme des chats au lieu de vous déployer comme des tigres.

Ce n'est pas à l'honneur du personnalisme que les coups de poing de ses gardes du corps soient aussi amortis. Que nos bagarres rappellent le *Lutrin*. Que ses responsables aient tant de recul devant les responsabilités publiques que, lorsqu'ils procèdent à l'expulsion d'un des leurs, et y ont été présents, ils l'attribuent au propriétaire de l'immeuble, au lieu de l'endosser eux-mêmes. Je ne crois pas qu'Emmanuel

## LETTRE A ESPRIT

Mounier, quand il fonda son personnalisme, ait prévu qu'il enfanterait des habilités juridiques aussi bourgeoises, et s'il l'avait prévu, il n'aurait pas été fier de son personnalisme. Je n'ai jamais eu de vénération pour le personnalisme. J'ai toujours pratiqué, à l'égard du personnalisme, la liberté rieuse de celui qui l'avait mis au monde, et qui le tenait pour pas grand-chose, une petite lanterne sourde sur les sentiers de l'univers, qui s'éteindrait, sans doute, avec lui. Mais je crois regrettable que, lorsqu'un personnaliste frappe, il fasse aussi peu mal ; que, lorsqu'un personnaliste cogne, il ait si honte de cogner qu'il prenne toutes les précautions pour pouvoir nier qu'il ait cogné, comme d'autres se lavent après l'amour. Je ne doute pas qu'il se trouve, dans la troupe personnaliste, des costauds. Mais je dis qu'il est regrettable que ces costauds, quand il s'agit d'être des costauds, ne soient pas des costauds. Et je ne pense plus, maintenant, aux jambes que je n'ai pas laissées dans notre rixe cinématogra-

TABLEAU A

MARC BEIGBÉDER

## LETTRE A *ESPRIT*

Une vive attaque contre les chrétiens de gauche a valu à Marc Beigbeder d'être exclu, l'hiver dernier, du Comité directeur d'*Esprit*.

Dans cette *Lettre à Esprit*, il reprend aujourd'hui la question de plus haut. C'est en réalité le problème du chrétien en face de la justice qu'il traite.

Les victimes enfin rassemblées forment les troupes de base de l'extrême gauche et réclament leur revanche. Un tel sentiment n'est pas chrétien, mais il n'est pas chrétien non plus de refuser leur revanche aux victimes. Les chrétiens de gauche donc, selon Marc Beigbeder, au lieu de se perdre en vaines joutes oratoires, au lieu de réclamer une justice abstraite, doivent entrer dans la lutte activement, c'est-à-dire adhérer au parti des victimes.

Ce pamphlet pathétique et rigoureux, où circule un souffle qui rappelle Péguy, ne se contente pas d'exposer dramatiquement un conflit de conscience. Il témoigne aussi d'un choix et d'un choix difficile : celui de l'action.